

| | |
|---------------------|---|
| Zeitschrift: | Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique |
| Herausgeber: | Société fribourgeoise d'éducation |
| Band: | 16 (1887) |
| Heft: | 4 |
| Rubrik: | Échos des revues |

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une réflexion pour terminer. L'Europe, la plus chétive, géographiquement parlant des cinq parties du monde, domine toutes les autres. Comment ses peuples auraient-ils pu arriver à un tel résultat sans la civilisation qu'ils doivent à l'influence du christianisme ?

1^{er} janvier 1887.

ALEXIS M. G.

ÉCHOS DES REVUES

Belgique. — *L'Ecole catholique*, fondée par la Société de Saint-Charles Borromée, en 1881¹, pour remplacer le *Bulletin hebdomadaire des Ecoles catholiques*, renferme, dans un premier article, de son N° 1 un appel aux instituteurs catholiques qui doivent avoir recours à la prière pour sauver la religion et la patrie en danger, attaquées l'une et l'autre par la franc-maçounerie et le socialisme.

Le N° 2 de *l'Ecole catholique*, continue l'*Histoire de la pédagogie*, la plus complète que nous ayons vue jusqu'à ce jour. L'auteur a consulté les ouvrages de Stöckl, de Paroz, de Martin, de Rohrbacher, Rolfas et Pfister, etc., et traite son sujet d'une manière élevée. Nous n'essayerons pas d'analyser son article sur Aristote. Il faudrait tout citer.

La méthodologie est traitée par Achille V. A., professeur de pédagogie à l'Ecole normale de Carlsburg, et auteur d'un excellent traité de méthodologie auquel le *Bulletin* a consacré quelques articles en 1881. V. A. ne se contente pas d'établir des préceptes théoriques : il donne des exemples, des leçons préparées.

Enfin, la revue dont nous parlons donne à ses lecteurs un précis de chimie. Sous le titre de *Un programme rationnel*, *l'Ecole catholique* emprunte à la déposition de M. Lonay, directeur des écoles communales de Dison, devant la commission d'enquête, les lignes suivantes qui intéresseront certainement nos lecteurs :

« L'école primaire est la seule fréquentée par plus de 90 % de la population ; elle doit préparer les enfants pour que, devenus hommes, ils puissent remplir le rôle que Dieu leur a dévolu ici-bas ; il s'ensuit qu'à la campagne, l'instituteur doit s'efforcer à leur faire acquérir les notions nécessaires aux cultivateurs, aux ouvriers agricoles intelligents.

« Il leur donnera donc : 1^o une connaissance suffisante de la langue maternelle, qui leur permettra de traiter par écrit les questions ordinaires relatives à leur état, de tenir leur petite correspondance. — La lecture qui actuellement marche de front avec l'écriture, étant l'un des principaux moyens d'étude, le maître devrait y consacrer beaucoup plus de temps. — En quittant l'école primaire, chaque élève devrait avoir le goût des lectures sérieuses.

• 2^o Des notions de calcul pour les usages de la vie ordinaire. Les élèves devraient posséder les quatre opérations fondamentales : addition, soustraction, multiplication et division sur les nombres entiers et les

¹ Abonnement : 1 an, 6 fr.

fractions décimales; le système légal des poids et mesures, et savoir résoudre, par le calcul mental et par le calcul écrit à l'aide de ces éléments, tous les problèmes de la vie pratique.

« Ces deux branches qui, avec raison, ont toujours été considérées comme les plus importantes de notre enseignement profane, reçoivent généralement, à l'école primaire, une extension abusive, surtout pour la partie théorique. On surmène réellement les enfants, à leur faire étudier dans les livres des raisonnements, des règles qui diffèrent d'auteur à auteur, souvent même d'édition à édition du même auteur.

« 3^o Des notions de jardinage et d'agriculture données d'une manière pratique. Les lectures, les dictées, les rédactions, les problèmes peuvent contribuer à fortifier cet enseignement.

« 4^o Des notions de dessin que les futurs agriculteurs pourront utiliser dans leurs travaux.

« 5^o La géographie et surtout l'histoire nationale, n'ont pas, pour nos travailleurs des champs, l'importance des branches précédentes. On ne devrait étudier, en fait de géographie, que ce qui est essentiel pour donner une idée du pays, de son aspect, de ses divisions, de ses principales productions, industrie, villes, ainsi que des moyens de communication.

« 6^o Le chant et la gymnastique peuvent se donner comme récréation. La gymnastique n'a pas non plus, à la campagne, la même utilité que dans les villes.

« Les matières du programme pour l'enseignement étant ainsi limitées, il y aurait possibilité de faire acquérir à tous les enfants, l'instruction professionnelle nécessaire. Il n'y aurait pas de surcharge, de surmenage et les parents, reconnaissant le côté pratique, utilitaire d'une telle instruction, seconderaient davantage le corps enseignant, et les enfants, n'ayant plus de devoirs au-dessus du développement de leur intelligence, s'attacheraient ainsi beaucoup plus à l'école.

« Ce minimum de connaissances pousserait certainement le jeune homme, la jeune fille, à en acquérir davantage. »

* *

L'Abeille est une autre revue pédagogique publiée sous la direction de Th. Braun à Bruxelles. Elle est imprimée à Louvain et paraît tous les mois en un fascicule de 48 pages format du *Bulletin pédagogique*. Elle va commencer sa 33^{me} année¹. Nous en résumerons à l'avenir les articles les plus importants qui peuvent intéresser nos lecteurs.

A propos d'un nouveau livre de lecture de M. Sluys, intitulé : *Méthode analytique-synthétique de lecture*, M. Th. Braun rappelle l'époque où il travaillait, tant par son enseignement de la pédagogie que par des conférences, à faire adopter la méthode par *émission de sons*, d'origine allemande, connue sous le nom de *Lautlehere*. Il y a de cela bientôt 40 ans. *L'Abeille* a soutenu, dès son origine, la lutte contre les partisans de l'*épellation*, et si, à cette époque, elle n'a pas eu la victoire, où sont aujourd'hui ceux qui oseraient encore soutenir le procédé par *épellation*. Qui oserait même se déclarer publiquement partisan de la méthode *phonétique*? Elle est en usage à Neuchâtel, mais les maîtres, nous dit-on, sont loin d'en être satisfaits.

¹ Prix de l'abonnement : 7 fr.

Depuis, dit M. Braun, on a publié un grand nombre de méthodes, syllabaires dans lesquels on recommandait la nouvelle épellation ; et, l'on a voulu voir une *découverte*, une *méthode inédite*, alors qu'on ne faisait que s'engager à la suite du rédacteur de l'*Abeille*.

L'ouvrage de M. Sluys se compose de deux livrets pour l'élève et d'une partie à l'usage du maître, précédée d'un exposé raisonné de la marche adoptée par l'auteur. Nous avons demandé ces trois petits volumes ; mais, jusqu'à ce jour, nous ne les avons encore pas reçus. Nous nous bornerons donc à résumer les appréciations de M. Th. Braun. Les manuels de M. Sluys sont conformes à ce principe fondamental : *La base de la lecture est, non pas la lettre, mais le son, le son pur, sans mélange, le son tel que l'enfant l'émet lorsqu'il parle.* L'auteur s'est constamment préoccupé d'aller du connu à l'inconnu. Dans toutes les leçons du livre, il part d'un mot connu, mot *type* ou *normal* pour arriver au *son*, puis à la lettre. Puis il recompose, c'est la synthèse. M. Braun n'est pas de cet avis ; il préfère débuter par des syllabes simples, *mi, nu, la, fa*, etc. pour aborder le mot entier lorsque les élèves sont parfaitement familiarisés avec les exercices préliminaires. C'est donc à peu près ce que nous appelons chez nous l'ancienne méthode, qui va disparaître bientôt pour n'être plus qu'un souvenir. A tous ces syllabaires plus ou moins rationnels nous préférerons, et pour beaucoup de raisons, la méthode analytico synthétique de lecture-écriture, généralement en usage chez nous. C'est aussi une œuvre d'origine allemande et c'est le premier ouvrage de ce genre que nous voyons paraître dans la librairie française. Dans cette dernière méthode, tout est raisonné, rien dont le maître ne puisse se rendre exactement compte ; pas un mot dont l'esprit de l'enfant ne puisse connaître la signification. Et bien des maîtres qui en font usage peuvent se dire : « Comment, est-ce possible que je n'aie pas découvert moi-même cette méthode ? tout y est si naturel ! » Celui qui écrit ces lignes est du nombre.

* *

Dans un autre article, M. Braun encore, s'occupe de l'enseignement de la musique vocale par la méthode chiffrée. C'était l'idée du célèbre pédagogue belge, il y a 40 ans, d'introduire dans les écoles de son pays l'enseignement de la musique vocale par la méthode chiffrée. « Si la tribune n'était pas pour nous, dit-il, nous avions la raison. » L'hostilité qu'il a rencontrée à cette époque lui a fait prendre la résolution de n'écrire plus jamais une ligne en faveur de sa méthode favorite, jusqu'au jour où l'opinion aurait changé. La méthode chiffrée a fait un pas énorme depuis 1883 ; l'enseignement de la notation chiffrée est autorisé dans toutes les écoles de France.

Pour donner une idée des progrès qu'a faits cette méthode, il suffit de dire que depuis 1881 à 1883, quinze sociétés françaises de l'école Galin-Paris-Chevé se sont présentées dans 27 concours orphéoniques. Elles y ont remporté 151 prix qui se décomposent de la manière suivante :

Lecture à vue : 71 prix, dont 56 premiers ;

Exécution : 80 prix dont 6 prix en concours d'honneur et 54 premiers prix ou prix uniques.

L'organe des chiffristes français, l'*Avenir musical*, dans lequel M. Braun puise ces renseignements, ne dit pas quels sont les prix proportionnels obtenus par les partisans de la notation ordinaire.

La chronique scientifique de l'*Abeille*, signée *L. Michelet*, ne saurait passer inaperçue. Un mot ici à ce sujet ne sera peut-être pas déplacé. —

On ne sait presque rien sur la formation géologique du *diamant*, et les nombreux essais faits dans le but d'obtenir artificiellement ce cristal de carbone ont presque tous échoué. Cependant, en traitant convenablement un mélange de sucre et de nitrate d'argent, un M. Marsden, d'Edimbourg, serait parvenu à former des cristaux qui, débarrassés par l'acide azotique de l'argent métallique, auraient le brillant du diamant, et présenteraient le caractère typique de rayer le saphyr. Cependant, les cristaux formés sont de dimensions presque microscopiques. Jusqu'aux diamants de dimension utilisable, il y a encore un grand pas. Sera-t-il franchi ?

Plusieurs ont prétendu que le pigeon voyageur n'a pas d'instinct particulier, un sens d'orientation, en quelque sorte, et que c'est en s'élevant à de grandes hauteurs, et grâce à sa vue perçante qu'il découvre le but à atteindre et peut alors se diriger sûrement. Or, le génie militaire italien vient de faire des expériences qui démontrent le contraire. Les pigeons d'un colombier de Rome, lâchés à l'île de Maddalena, distance de 270 km. sont rentrés à Rome dans la proportion de 2 sur 3. Pour apercevoir Rome de l'île de Maddalena, c'est-à-dire pour se donner un horizon de 270 km. de rayon, ils auraient dû s'élever verticalement à 6500 m., tandis que les lancés de ces pigeons faits dans plusieurs expériences aérostatiques ont établi que ces oiseaux lâchés à 4000 m. d'altitude tombent comme une masse inerte, asphyxiés probablement par la raréfaction de l'air et sans pouvoir faire usage de leurs ailes. Il faut donc bien accorder au pigeon un instinct particulier qui lui permet de se diriger vers un but qu'il n'aperçoit pas.

Respiration. — D'après Ebermeyer, une personne adulte produit en moyenne 20 l. d'acide carbonique par heure, 450 par jour, m³ 3175, 200 par an, soit 344,4 kg. Elle吸吸 le même volume d'oxygène (250,5). 32 personnes produisent annuellement autant d'acide carbonique qu'en réclame un hectare d'avoine ou de forêt. Elles utilisent pour leur respiration annuelle tout l'oxygène restitué à l'atmosphère par cette même étendue d'avoine ou de forêt pendant la période de la végétation.

Où fait-il le plus froid ? telle est la question que se pose encore le rédacteur de la partie scientifique de l'*Abeille*. Il semble que ce devrait être vers les pôles ; mais d'autres éléments que la latitude influent sur la température. L'endroit qui a la température la plus basse est la ville de Werchojansk, en Sibérie, à 67 1/2° de latitude. La température moyenne y est de — 17° centigrades. Si, en été, le thermomètre marque 15°, en hiver, il descend jusqu'à 50° ; le 15 janvier 1885, le thermomètre est même descendu à 68°. Comme on le voit, le thermomètre à alcool seul peut être en usage dans ces parages. La principale cause de ce froid extrême est le peu d'influence que la mer y exerce ; l'air n'y contient qu'une minime quantité de vapeur et les nuages y sont rares. La chaleur que la terre y reçoit du soleil ne s'y conserve pas, mais se perd immédiatement par le rayonnement. A l'approche de l'hiver, les jours deviennent très courts, et le soleil ne se lève plus enfin, pendant plusieurs semaines pour la ville de Werchojansk. Si le ciel était couvert de nuages, le rayonnement n'aurait pas lieu et, par conséquent, il n'y aurait pas de si grands refroidissements : les nuages sont, on le sait, une espèce de vêtement qui empêche le refroidissement de la terre.

Le phénomène est contraire en été. Les nuages qui retiennent, en hiver, la chaleur, interceptent en grande partie les rayons solaires, de sorte que la terre se réchauffe plus rapidement par un ciel serein. C'est pourquoi il fait relativement chaud en juillet à Werchojansk.

Enfin, ce numéro de l'*Abeille* se termine par un éloge sans restrictions de la grammaire française de Van Hollebeke. Nos lecteurs la connaissent, au moins par l'article bibliographique qu'en a publié le *Bulletin pédagogique* dans les pages 94 et 111 de l'année 1886.

Le N° 12 de l'*Abeille* est peut-être moins intéressant que le N° 11. Son premier article a pour titre : *Le Respect de l'autorité*.

Les modifications profondes qu'a subies notre état social et politique ont créé de nouveaux besoins et développé de nouvelles tendances qu'il faut satisfaire et guider, si l'on veut que la génération qui se lève fasse progresser l'œuvre de ses devancières. La jeunesse actuelle, comme la société, ne ressemble en rien à celle d'il y a cinquante ans. Certains caractères sociaux s'affaiblissent, d'autres s'affermisent ou se développent : voilà pourquoi l'école est soumise à la loi du changement. Si, par respect de l'autorité, on entend une obéissance passive à la volonté arbitraire d'un seul, il faut bien convenir que l'affaiblissement de ce sentiment est général. Lorsque l'autorité absolue dominait, l'école devait former des hommes disposés à ce régime, habitués dès le bas âge à obéir sans raisonner. L'action disciplinaire était tout extérieure, toute mécanique. — On considérait l'esprit, non comme une puissance qui se développe, mais comme un réceptacle, de sorte que l'éducation intellectuelle empêchait toute activité spontanée. La mémoire seule était mise en œuvre par ce travail : l'intelligence condamnée à un rôle passif, restait dans cette culture, et partant, sans action sur la volonté.

Les changements profonds produits dans les idées par le développement de toutes les libertés, par l'essor extraordinaire des sciences et des arts, ont formé une autre société dans laquelle s'est développée l'indépendance personnelle, sentiment qui se transmet aux descendants qui le font valoir au début de la vie. Nous devons cultiver et diriger ce sentiment, car notre but est de former des hommes aptes à se gouverner eux-mêmes et non à être gouvernés par les autres.

Ici, une question. Pouvons-nous compter de la part de nos élèves sur le même respect de l'autorité que nos prédecesseurs ? Oui et non. Lorsque le gouvernement de l'école était absolu, l'obéissance était facile à obtenir : elle n'était que passive : mais avait pour corrélatif le respect, cette déférence, ce culte pour le maître à cause de ses qualités, des fonctions qu'il revêt, etc. ? Non. Un tel sentiment ne peut éclore lorsque l'obéissance est passive et contrainte, il suppose une autorité douce et humaine, basée sur la raison et la persuasion, qui favorise en le dirige le développement des facultés naturelles.

Inutile de faire remarquer tout ce qu'il y a d'exagéré et de faux dans ces assertions.

M. Braun poursuit dans ce même numéro la suite de son étude sur l'enseignement de la musique chiffrée. Des modèles de leçons pratiques et d'analyses occupent 7 pages. Une série de « Résumés de leçons géographiques » que publie depuis quelque temps l'*Abeille*, nous plaît beaucoup.

Nous nous arrêterons un instant à la circulaire de M. l'Inspecteur d'académie de l'Allier (France), par laquelle l'utilité des promenades scolaires est clairement démontrée.

Si déshérité que soit un pays, dit la circulaire, il y a toujours quelque chose à voir ; une ruine historique, une usine, une carrière, etc., sans compter les mille accidents de la contrée. Une promenade scolaire doit avoir un but bien déterminé : libre à l'instituteur de choisir. Est-on

près d'un cours d'eau, le maître peut faire acquérir à ses élèves bien des notions géographiques qui resteraient obscures sans cela. La région est-elle boisée, agricole, vinicole, que de connaissances il peut leur communiquer sur les différentes essences de bois et leurs usages, etc.¹. Un jour on visitera un moulin, un autre jour une ferme; bref, au retour les élèves feront la relation de leur voyage. Ce sera la composition de la semaine. Prévenus qu'ils devront écrire le récit de leur voyage, ils ouvriront les yeux et s'appliqueront à s'assimiler tout ce que le maître leur dira. En agissant ainsi, le maître travaillera à l'éducation professionnelle des élèves.

En Belgique, les instituteurs ont quatre conférences annuelles. Nous extrayons de l'*Abeille* l'ordre général des travaux pour l'arrondissement d'Arlon.

Les conférences ont lieu dans une école choisie par l'Inspecteur et sous sa présidence.

1. Exercices didactiques (2 1/2 heures).
2. Examens des cahiers, albums de dessins, cartes géographiques, herbiers, collections, etc., des élèves.
3. Lecture du procès-verbal de la conférence précédente.
4. Lecture et discussion du travail à domicile.
5. Discussion des exercices didactiques.
6. Appréciation des objets examinés à l'art. 2.
7. Observations sur la tenue et le langage des élèves, sur le mobilier scolaire (disposition, entretien, etc.).
8. Communication de l'inspecteur.

La séance du matin commence et finit par un chant d'ensemble. Cette séance est coupée par une halte de 20 minutes, pendant laquelle *tous* les élèves exécutent une série d'exercices gymnastiques enseignés depuis la rentrée d'octobre. L'instituteur du siège de la conférence dresse un tableau d'occupation conforme aux principes pédagogiques. Les exercices didactiques sont donnés par les instituteurs désignés séance tenante, par la voie du sort; les autres exercices sont dirigés par l'instituteur du siège de la réunion. — Les cahiers de chaque élève, remplis depuis le commencement de l'année scolaire, placés par ordre de dates, sont réunis ensemble et mis à la disposition des assistants, qui les examinent au point de vue de la propreté, du progrès de l'écriture, de la correction orthographique, du nombre et de la valeur des devoirs de chaque jour.

Voici maintenant deux des travaux écrits à faire par tous les membres du corps enseignant.

1. a) Exposez les principes pédagogiques et les prescriptions réglementaires qui nous ont guidé dans l'élaboration du tableau de l'emploi du temps.

b) Faites voir par une analyse raisonnée de votre tableau que celui-ci est conforme à ces principes et à ces prescriptions.

c) Joignez à cette analyse une copie de votre tableau revêtue de l'approbation supérieure.

2. Prouvez : a) l'insuffisance des collections de mesures usuelles généralement employées pour l'enseignement du système métrique.

b) La possibilité pour l'instituteur de construire lui-même facilement et à peu de frais, toutes les mesures métriques nécessaires pour l'enseignement rationnel de cette branche importante.

¹ Dans son excellent *Guide pratique de l'instituteur*, M. Horner fait toutes ces recommandations. V. p. 203.

Ces questions nous montrent que les instituteurs belges, malgré le changement de gouvernement, travaillent encore, et aussi bien que précédemment, mais peut-être avec moins de bruit.

Passons à une autre revue belge. *Le Messager des écoles primaires du Hainaut* en est à sa quarante-et-unième année. Il a fusionné, dans le temps, avec l'*Ecole populaire*. Nous avons reçu les premiers fascicules du 1^{er} volume de la IV^e série de cette revue. Il paraît une livraison de 32 pages par semaine.

Dans les numéros que nous avons sous les yeux, nous n'avons trouvé aucun article didactique, mais *des modèles de leçons* dans lesquels l'auteur énonce, en premier lieu, les règles méthodologiques, puis donne l'exemple. Un autre article de pédagogie pratique a pour titre : *Enseignement intuitif de l'histoire nationale*. Nous y reviendrons dans un autre article.

Une cinquième revue belge que nous avons sous les yeux, c'est le *Travail manuel* dont nous dirons un mot plus tard.

L. G.

France. — *La Revue pédagogique*, publication mensuelle paraissant à Paris, publie une conférence de M. Paul Bert, sur l'utilité de l'enseignement des sciences naturelles à l'école primaire. Les nombreuses applications pratiques des sciences naturelles, dit le conférencier, sont une première raison pour les introduire à l'école primaire. La connaissance de l'hygiène, de la chimie agricole et des éléments de la zoologie et des notions particulières sur les mœurs et les besoins de nos animaux domestiques s'impose à l'enfant de nos campagnes. Aux avantages pratiques que procure l'enseignement des sciences naturelles, il faut y joindre le rôle de premier ordre, que cette branche joue dans l'éducation intellectuelle. Cet enseignement peut aussi contribuer à retenir le paysan dans son village en lui faisant mieux connaître toutes les merveilles de la nature.

Deux conditions surtout sont nécessaires pour bien enseigner les sciences, ajoute le conférencier : la première, est de les aimer beaucoup ; la seconde, de disposer d'une bonne méthode, méthode qui ne saurait être la même à l'école normale et à l'école primaire. La méthode déductive, c'est-à-dire celle qui part de l'idée générale pour arriver au détail, convient pour l'enseignement de l'école normale. S'agit-il, par exemple, de faire connaître l'oreille ; on commencera par dire aux élèves que l'oreille est destinée à transmettre au nerf acoustique les vibrations de l'air extérieur, puis on montre ensuite comment chacune des parties concourt à remplir ce rôle général. A l'école primaire, l'enseignement des sciences naturelles se donne par la méthode inductive, c'est-à-dire que le maître s'appuiera sur des faits que l'enfant peut observer et comparer, pour le conduire par degrés, aux vues d'ensemble, aux caractères généraux. Voici par exemple comment on peut appliquer la méthode inductive dans une leçon sur le chat pris comme type de carnivore : On placera un chat entre les mains des enfants ; ceux-ci seront appelés à examiner la disposition singulière des ongles retractiles, les dents longues et pointues qui saisissaient la proie, et d'autres, tranchantes, qui jouent l'une sur l'autre pour couper et déchiqueter la chair. De ces observations particulières et d'autres semblables, l'enfant n'aura pas de peine à tirer les caractères généraux des carnivores.

Dans un article, paru dans la même *feuillepédagogique*, intitulé

Causerie scientifique et signé Daniel Berthelot, il y est question d'un progrès plus important qu'a réalisé l'astronomie dans ces derniers mois et qui consiste dans l'extension toute nouvelle de la photographie céleste.

C'est en 1845 que la première application de la photographie céleste fut faite en France. On fixa d'abord sur la plaque daguerrienne l'image du soleil, puis peu après on obtint de fort belles images de la lune. En 1855, on photographia la nébuleuse d'Orion. Dans le courant de la même année, la photographie fit découvrir une nébuleuse dans le groupe des Pléïades, nébuleuse invisible dans les plus puissants instruments. On obtient aujourd'hui des photographies très détaillées des constellations jusqu'aux étoiles de 16^{me} grandeur. La photographie ouvre ainsi une ère nouvelle à l'astronomie. Elle supprime les erreurs, suites inévitables de l'imperfection de nos sens et fixe pour les siècles futurs l'image changeante de l'univers. Une carte rigoureuse de la constellation des Péiriades, publiée en 1874, avait coûté trois ans de travail à un de nos plus habiles astronomes; aujourd'hui, en une heure, la photographie nous donne un résultat bien supérieur puisqu'au lieu de 625 étoiles, elle en montre 1420. En un quart d'heure, on obtient des résultats qui demanderaient plus de six mois d'observations. Le problème qui a longtemps préoccupé les plus célèbres astronomes, c'est-à-dire la construction de la carte exacte du ciel où se trouvent quarante millions d'étoiles jusqu'à la 14^{me} grandeur, la photographie peut le résoudre immédiatement, avant la fin du siècle.

Il existe dans toutes nos écoles des élèves dont l'intelligence est obtuse, la volonté nulle. A l'école, ils ne peuvent suivre la marche de la classe, ils restent en retard au point de ne profiter d'aucune leçon et sont l'objet des moqueries et même des brutalités de leurs camarades. Ils nuisent à ces derniers et sont un inconvénient sérieux pour les maîtres, qui seront toujours ballotés entre le devoir de s'occuper des retardataires et le désir fort naturel d'avancer.

Que faire de ces élèves? A Brunswick, selon la *Revue*, on vient d'ouvrir pour eux une école spéciale qui a réussi; 29 élèves de la ville y ont été admis à Pâques de 1881. Au bout de six mois, la moitié de ces enfants d'abord créatures sombres, sournoises, déprimées, à demi-sauvages se trouvaient transformés en écoliers joyeux, se prêtant aux exercices et se livrant au jeu avec entrain. Au printemps de 1882, l'école réunissait 70 enfants divisés en trois classes dont chacune comporte un cours de deux années. Ces enfants naguère perdus, écrasés, bafoués reçoivent désormais des soins empressés et des enseignements appropriés à leur nature.

Le recrutement des élèves se fait par les instituteurs des autres écoles publiques qui désignent ceux de leurs écoliers qui leur paraissent au-dessous du niveau commun. L'admission est faite à la suite de l'examen d'un jury spécial. Les parents, quoique laissés libres de placer leurs enfants dans les écoles privées, préfèrent les envoyer à l'école auxiliaire, c'est le nom donné à cette école spéciale. Le programme des études est simple et les maîtres font tout leur possible pour se mettre à la portée des différentes natures qu'on leur confie.

L'école de Brunswick a déjà produit de bons fruits et les élèves, garçons et filles, qui en sont sortis, ont trouvé en ville des emplois où ils gagnent honorablement leur vie, tandis que, trop souvent ceux de ces enfants faibles d'esprit qui sortent des écoles ordinaires abrutis et ignorants restent à charge à leur famille, s'ils ne fournissent pas des éléments au désordre et à l'immoralité.

La Tribune des instituteurs et des institutrices, revue bimensuelle¹ organe du corps enseignant laïque, de même que la précédente feuille, et paraissant aussi à Paris, a publié divers articles dus à la plume de plusieurs membres de l'enseignement primaire. Francisque Sarcey a consacré à ces articles assez remarquables toute une chronique dans la *République française*.

Le premier qui a soulevé la question des patois dans la Tribune, M. Perbosc, fait remarquer que les instituteurs font une guerre sans merci au patois et il estime que cette guerre est absurde et contraire aux intérêts bien compris de l'enseignement. Il se demande s'il ne vaudrait pas mieux respecter le patois et en tirer parti pour enseigner le français aux enfants des écoles. La grande majorité des élèves des écoles primaires y arrivait ignorant complètement le français. M. Perbosc voudrait enseigner cette langue comme une langue étrangère et mettre entre les mains des commençants un *Manuel de la conversation* où ils apprennent rapidement à traduire les termes les plus usuels. Une liste méthodique de mots patois dressée par le maître peut suffire à défaut de Manuel. Dans les cours moyens et supérieurs on peut donner aux élèves divers exercices de traductions en français : termes usuels de la vie des champs, proverbes patois, morceau de prose ou de poésie écrits dans le dialecte local. A la suite de ces traductions on fera avec les élèves une étude comparative des mots français et patois ayant la même étymologie, ainsi qu'une étude des règles grammaticales qui peuvent servir de guide dans l'orthographe par la simple traduction des mots. M. Perbosc veut que l'on engage les enfants à parler le français à l'école, mais que l'on ne cherche pas à empêcher les habitants des provinces d'aimer leurs dialectes populaires et de les conserver sans altération et faux-alliage de français, comme un précieux monument de leur passé.

Voici en résumé les principales considérations émises par les instituteurs que se sont jetés à la suite de M. Perbosc dans la lutte en faveur du patois : Il est très utile dans l'enseignement d'employer le mot local pour faire comprendre son correspondant français ; on pourrait se servir du patois pour enrichir la langue qui s'appauvrit tous les jours ; il vaudrait mieux que l'Académie et nos grammairiens laissassent les vocables provinciaux fournir à la langue maternelle un contingent de mots qui l'enrichiraient insensiblement en lui donnant plus de force, de clarté et de naturel, plutôt que de charger la langue de termes scientifiques fabriqués de latin et surtout de grec ; le patois peut fournir d'utiles enseignements pour l'étude des règles de la grammaire, l'explication de certains mots français et l'origine de beaucoup de noms propres.

La Tribune publie le travail d'un instituteur sur l'écriture. Comme cette branche donne, spécialement dans les écoles des garçons, de si médiocres résultats, nous croyons opportun d'en résumer les idées principales. Les voici :

L'écriture qui trop longtemps a régné en souveraine dans l'école devait, comme tout ici-bas, avoir ses évolutions et ses vicissitudes et tomber sinon dans l'oubli, du moins dans le dédain. Si la réaction a été trop forte, elle a eu du moins cet avantage de supprimer de l'écriture les ornements qui étaient une futilité et une perte de temps pour lui donner les qualités qui peuvent la rendre utile et agréable, et c'est le but que doit atteindre l'instituteur.

La méthode la plus rationnelle pour l'enseignement de l'écriture est la méthode synthétique. Cette méthode divise et gradue les difficultés,

considère d'abord les éléments des lettres: bâtons ou lignes droites et lignes courbes, puis les combine. Avec l'école de Pestalozzi, elle classe les lettres d'après leur dimension et de la manière suivante :

- « Lettres courtes ;
- « Lettres qui dépassent la ligne en dessus ;
- « Lettres qui dépassent la ligne en dessous ;

La méthode ancienne qui faisait commencer par les caractères de grande dimension, permet de mieux juger des défauts de l'écriture et de les mieux corriger, mais exige un mouvement des doigts que la petite main de l'enfant ne peut produire. Commencer par l'écriture enfin permet d'aller vite et conduit rapidement à l'écriture courante, mais les défauts ne sont apparents que lorsque l'éducation de la main est déjà faite et que les habitudes prises ne permettent guère de les modifier.

La méthode la plus employée aujourd'hui commence par les caractères moyens; elle offre les avantages de la première méthode sans en avoir les inconvénients, et conduit assez rapidement à l'expédiée.

L'enseignement simultané de l'écriture et de la lecture est avantageux pour cette dernière branche et pour l'orthographe, mais il n'en est peut-être pas de même pour l'écriture, car n'est-ce pas en la sacrifiant qu'on l'a fait servir aux deux autres, l'ordre des difficultés n'étant pas le même pour les deux enseignements, car la lettre la plus facile à prononcer est souvent la plus difficile à écrire.

Nous nous permettons de ne pas partager entièrement ici les idées du correspondant de la *Tribune*. Dans beaucoup d'écoles de notre canton, on a obtenu de bons résultats pour l'écriture avec la méthode analytive synthétique de lecture par *Un ami de l'enfance*, méthode dont la base est l'enseignement simultané de la lecture et de l'écriture.

Passons maintenant aux procédés préconisés par le correspondant de la *Tribune* pour appliquer la méthode.

Avec les commençants il faut se servir de l'ardoise; l'élève doit d'abord exercer et assouplir ses doigts et apprendre la forme des lettres, ce que fait parfaitement le crayon de bois ou d'ardoise, mais ce que ne ferait pas la plume qu'il faut savoir tenir dans une position fixe; avec la plume, l'enfant couvrirait la page de taches d'encre avant de la remplir de bâtons ou de lettres. Le crayon d'ardoise est préférable à celui de bois qui se casse vite et use inutilement beaucoup de papier; de plus, l'ardoise n'est jamais malpropre et les caractères mal tracés s'y effacent facilement. Dès que la main des élèves est formée, il faut se servir de la plume, laquelle est indispensable pour écrire les pleins et les déliés.

Il est préférable que le maître trace lui-même les modèles au tableau noir. Les modèles tout tracés ont l'avantage d'économiser du temps et de présenter une écriture plus perfectionnée, mais l'enfant ne les ayant pas vu former ne s'y intéresse pas comme aux lettres qu'on trace sous ses yeux et dont il voit le commencement et la fin; l'enfant remarque même le caractère mal formé que le maître efface au tableau pour le refaire.

Le tracé du modèle au tableau noir n'exclut pas les modèles en tête des pages à écrire; ceux-ci sont même de rigueur lorsque le tableau est loin.

Certains principes sont à observer pour bien diriger une leçon de calligraphie. Nous nous bornons à citer les plus importants :

Avant tout, il ne faut jamais abandonner les élèves à eux-mêmes durant une leçon d'écriture. La leçon doit être absolument collective; chaque élève écrivant le même modèle. Au commencement de la classe,

le maître doit rappeler les préceptes relatifs à la tenue du corps et de la plume avec les explications nécessaires sur la pente, les dimensions, le tracé de chaque lettre. L'usage des cahiers préparés ne dispense jamais le maître du tracé du modèle, de l'exposition de la leçon et de l'indication des corrections au tableau noir. Le modèle au tableau noir ne doit pas être tracé avant la classe, mais bien au commencement de la leçon d'écriture et sous les yeux des élèves.

Une fois les explications générales données, un rôle plus important commence pour le maître. Il doit alors circuler parmi les pupitres et la plume à la main, s'arrêter à chaque enfant, examiner la tenue de son corps et celle de sa plume, rechercher la cause des défauts de son écriture et, joignant l'exemple au précepte, tracer devant lui la lettre modèle à côté de la lettre défectueuse afin qu'il se rende mieux compte de la différence.

Pour procéder à ces corrections, le maître ne doit pas attendre qu'une page soit terminée, mais un défaut doit être corrigé sans retard, car la répétition amène l'habitude laquelle est difficile à perdre. Les défauts qui se reproduisent chez plusieurs élèves doivent faire l'objet d'une observation générale, accompagnée d'une démonstration au tableau noir.

Les modèles d'écriture doivent avoir une portée morale. Aucune faute d'orthographe ne doit être tolérée.

Il resterait maintenant à rechercher les causes qui ont amené dans les écoles des résultats en général si médiocres pour l'écriture. Avec la *Tribune* nous pensons qu'il faut les attribuer surtout à un enseignement défectueux dans les petites classes. On n'y a pas procédé avec méthode, les enfants ont été abandonnés à eux-mêmes et ont pris de mauvaises habitudes qui, grandissant avec l'âge, rendent le mal presque incurable.

On n'habitue pas assez tôt l'enfant à une écriture courante pourtant la plus utile. Nos programmes trop chargés obligent nos élèves à aller trop vite : il faut souvent écrire au galop. Les leçons d'écriture sont encore trop souvent sacrifiées ; qu'importe une page de plus ou de moins, dit-on bien des fois. Les maîtres des cours supérieurs regardent l'écriture comme chose secondaire, bonne seulement à occuper les petits et ne veillent pas assez à ce que les rédactions et les devoirs soient soignés.

P. M.

Bibliographies

I

Schul-Atlas von WETTSTEIN, bearbeitet von J. RANDEGGER.
3^{te} Auflage. Zurich, Kantonalen Lehrmittelverlag. (Atlas pour les écoles, par Wettstein, directeur de l'Ecole normale de Küssnacht. avec le concours de J. RANDEGGER. Zurich, au Dépôt cantonal des moyens d'enseignement). Prix, broché : 2 fr. 20 ; cart. : 3 fr. 20.

La troisième édition de cet atlas nous montre que ses auteurs ont suivi les progrès de la méthodologie pour l'enseignement de la géographie, et qu'ils ont mis leur œuvre au courant des dernières découvertes. La seconde édition renfermait 26 cartes. Celle-ci se compose de 32 feuilles. Sept sont nouvelles, représentant 45 cartes et 64 cartons.